



Quand la crainte de Dieu sauve l'humain

I. Exode chapitres 1-2

Un roi nouveau se leva sur l'Égypte, qui n'avait pas connu Yosef. Il dit à son peuple : « Voici que le peuple des fils d'Israël est nombreux et puissant, plus que nous. Allons, usons de ruse contre lui, de peur qu'il ne se multiplie ; et s'il arrive une guerre, lui aussi se joindra à nos ennemis, combattrà contre nous, et montera hors du pays. » Ils placèrent sur lui des chefs de corvée afin de l'accabler par leurs fardeaux, et il bâtit pour Pharaon des villes d'entrepôts, Pitom et Ra'amsès. Mais plus on l'accablait, plus il se multipliait et plus il se répandait ; et ils furent pris d'effroi devant les fils d'Israël. Les Égyptiens firent travailler les fils d'Israël avec dureté. Ils rendirent leur vie amère par un travail pénible, dans l'argile et les briques, et dans tout travail des champs ; tout le service qu'ils leur imposèrent, ils le leur imposèrent avec dureté.

Le roi d'Égypte parla aux sages-femmes des Hébreux, dont le nom de l'une était Shifra et le nom de la seconde Pou'a. Il dit : « Lorsque vous ferez accoucher les femmes hébreues et que vous regarderez sur les sièges d'accouchement, si c'est un fils, vous le ferez mourir ; si c'est une fille, elle vivra. » Les sages-femmes craignirent Dieu ; elles ne firent pas ce que leur avait dit le roi d'Égypte, et elles laissèrent vivre les enfants. Le roi d'Égypte appela les sages-femmes et leur dit : « Pourquoi avez-vous fait cette chose, et avez-vous laissé vivre les enfants ? » Les sages-femmes dirent à Pharaon : « Les femmes hébreues ne sont pas comme les femmes égyptiennes, car elles sont vigoureuses ; avant que la sage-femme arrive auprès d'elles, elles ont déjà enfanté. » Dieu fit du bien aux sages-femmes ; le peuple se multiplia et devint très puissant. Et parce que les sages-femmes craignirent Dieu, il leur fit des maisons. Pharaon ordonna à tout son peuple en disant : « Tout fils qui naîtra, vous le jetterez dans le fleuve ; et toute fille, vous la laisserez vivre. »

וַיָּקָם מֶלֶךְ חָדָשׁ עַל מִצְרַיִם אֲשֶׁר לֹא יָדַע
אֶת יוֹסֵף. וַיֹּאמֶר אֶל עַמּוֹ הִנֵּה עַם בְּנֵי
יִשְׂרָאֵל רַב וְעָצוּם מִמֶּנּוּ. הִבֵּה נִתְחַכְמָה לוֹ
כִּן יִרְבֶּה וְהָיָה כִּי תִקְרָאנָה מִלְחָמָה וְנוֹסֶף
גַּם הוּא עַל שְׂנְאֵינוּ וְנִלְחַם בָּנוּ וְעָלָה מִן
הָאָרֶץ. וַיִּשְׁמְעוּ עָלָיו שְׂרֵי מִסִּים לַמַּעַן עֲנֹתוֹ
בְּסַבְלָתָם וַיִּכְן עָרֵי מִסְכְּנוֹת לַפְרָעָה אֵת
פִּתּוֹם וְאֵת רַעַמְסֵס. וְכַאֲשֶׁר יַעֲנֵנו אֹתוֹ כִּן
יִרְבֶּה וְכִן יִפְרֹץ וַיִּקְצֹוּ מִפְּנֵי בְנֵי יִשְׂרָאֵל.
וַיַּעֲבֹדוּ מִצְרַיִם אֵת בְּנֵי יִשְׂרָאֵל בְּכֹרֶךְ.
וַיִּמְרְרוּ אֵת חַיֵּיהֶם בְּעַבְדָּה קָשָׁה בְּחֹמֶר
וּבִלְבָנִים וּבְכָל עַבְדָּה בְּשָׂדֵה אֵת כָּל
עַבְדָּתָם אֲשֶׁר עֲבָדוּ בָהֶם בְּכֹרֶךְ. וַיֹּאמֶר מֶלֶךְ
מִצְרַיִם לַמְיֻלְדֹת הָעֵבְרִית אֲשֶׁר שֵׁם הָאִמָּה
שִׁפְרָה וְשֵׁם הַשְּׁנִית פּוּעָה. וַיֹּאמֶר בְּיַלְדֹכֶן
אֵת הָעֵבְרִית וְרֵאִיתֶן עַל הָאֲבָנִים אִם בֵּן
הוּא וְהַמַּתֵּן אֹתוֹ וְאִם בַּת הוּא וְחַיָּה.
וּתְיַרְאֵן הַמְיֻלְדֹת אֵת הָאֱלֹהִים וְלֹא עָשׂוּ
כַאֲשֶׁר דִּבֶּר אֱלֹהֵיךְ מֶלֶךְ מִצְרַיִם וְתַחֲזִין אֵת
הַיֻּלְדִים. וַיִּקְרָא מֶלֶךְ מִצְרַיִם לַמְיֻלְדֹת
וַיֹּאמֶר לָהֶן מַדּוּעַ עֲשִׂיתֶן הַדְּבָר הַזֶּה וְתַחֲזִין
אֵת הַיֻּלְדִים. וְתֹאמְרֶן הַמְיֻלְדֹת אֶל פְּרָעָה
כִּי לֹא כְנָשִׁים הַמִּצְרַיִת הָעֵבְרִית כִּי חַיֹּת
הַמְיֻלְדֹת וַיִּלְדוּ. הִנֵּה בְטָרָם תְּבוֹא אֱלֹהֵךְ
וַיִּיטֹב אֱלֹהִים לַמְיֻלְדֹת וַיִּרְבֶּה הָעָם וַיַּעֲצֵמוּ
מְאֹד. וַיְהִי כִּי יִרְאוּ הַמְיֻלְדֹת אֵת הָאֱלֹהִים
וַיַּעַשׂ לָהֶם בָּתִּים. וַיִּצּוּ פְרָעָה לְכָל עַמּוֹ
לֵאמֹר כָּל הַבֶּן הַיֻּלּוֹד הַיִּזְרָה תִּשְׁלִיכֶהוּ וְכָל
הַבַּת תַּחֲזִין.



Un homme de la maison de Lévi alla et prit la fille de Lévi. La femme conçut et enfanta un fils. Elle vit qu'il était *tov* (bien), et elle le cacha trois mois. Ne pouvant plus le cacher, elle prit pour lui une caisse de jonc, l'enduisit d'argile et de poix, y plaça l'enfant, et la déposa parmi les roseaux, sur la rive du fleuve. Sa sœur se tint à distance, pour savoir ce qui lui serait fait. La fille de Pharaon descendit se laver au fleuve, tandis que ses servantes marchaient le long du fleuve. Elle vit la caisse au milieu des roseaux, envoya sa servante, et la prit. Elle l'ouvrit et le vit, l'enfant ; et voici, c'était un jeune garçon qui pleurait. Elle eut pitié de lui et dit : « Celui-ci est des enfants des Hébreux. » Sa sœur dit à la fille de Pharaon : « Irai-je appeler pour toi une femme nourrice parmi les Hébreues, afin qu'elle allaite pour toi l'enfant ? » La fille de Pharaon lui dit : « Va. » La jeune fille alla et appela la mère de l'enfant. La fille de Pharaon lui dit : « Emporte cet enfant et allaite-le pour moi ; moi, je te donnerai ton salaire. » La femme prit l'enfant et l'allaita.

וַיֵּלֶךְ אִישׁ מִבֵּית לֵוִי וַיִּקַּח אֶת בַּת לֵוִי וַתְּהַר
הָאִשָּׁה וַתֵּלֶד בֶּן וַתֵּרָא אֹתוֹ כִּי טוֹב הוּא
וַתִּצְפְּנֵהוּ שְׁלֹשָׁה יָרְחִים. וְלֹא יָכְלָה עוֹד
הַצְּפִינוּ וַתִּקַּח לוֹ תֵּבַת גֹּמָא וַתְּחַמְרָהּ
בַּחֹמֶר וּבְצִפְתָּ וַתִּשֶׂם בָּהּ אֶת הַיֶּלֶד וַתִּשֶׂם
בְּסוּף עַל שְׂפַת הַיָּאָר. וַתַּתְּצַב אַחֲתוֹ מֵרַחֵק
לְדַעַה מֶה יַעֲשֶׂה לוֹ. וַתֵּרֶד בַּת פַּרְעֹה לְרַחֵץ
עַל הַיָּאָר וְנַעֲרֹתֶיהָ הִלְכֹת עַל יַד הַיָּאָר
וַתֵּרָא אֶת הַתֵּבָה בְּתוֹךְ הַסּוּף וַתִּשְׁלַח אֶת
אֲמָתָהּ וַתִּקְחֶהָ. וַתִּפְתַּח וַתֵּרְאֶהוּ אֶת הַיֶּלֶד
וְהִנֵּה נֶעֶר בֶּכֶה וַתְּחַמַּל עָלָיו וַתֹּאמֶר מִיֶּלְדֵי
הָעִבְרִים זֶה. וַתֹּאמֶר אַחֲתוֹ אֵל בַּת פַּרְעֹה
הַאֵלֶךְ וְקִרְאתִי לְךָ אִשָּׁה מִיִּנְקָת מוֹן
הָעִבְרִית וְתִינַק לְךָ אֶת הַיֶּלֶד. וַתֹּאמֶר לָהּ
בַּת פַּרְעֹה לְכִי וַתֵּלֶךְ הָעַלְמָה וַתִּקְרָא אֶת
אִם הַיֶּלֶד. וַתֹּאמֶר לָהּ בַּת פַּרְעֹה הִילִיכִי אֶת
הַיֶּלֶד הַזֶּה וְהִינִקְהוּ לִי וְאֲנִי אֶתֵּן אֶת שְׂכָרְךָ
וַתִּקַּח הָאִשָּׁה הַיֶּלֶד וַתְּנִיקְהוּ

Questions:

1. Pourquoi Pharaon veut-il opprimer les Hébreux ? Peut-on comprendre rationnellement son argument politique ?
2. L'expression biblique peut se comprendre de deux manières : "les sages-femmes hébreues" ou "les sages-femmes des Hébreux". Qu'est-ce que chaque lecture change dans notre compréhension du récit ?
3. De nombreux commentateurs estiment que les sages-femmes étaient égyptiennes. Si c'est le cas, alors que signifie le fait qu'elles "craignent Dieu" dans une société polythéiste ?
4. Que voit la mère de Moïse lorsqu'elle voit que l'enfant est טוב, "bon" ou "bien" ?
5. Pourquoi la fille de Pharaon sauve-t-elle Moïse alors qu'elle sait qu'il est hébreu, et en quoi sa résistance diffère-t-elle de celle des sages-femmes ?

II. Simone Weil, “Cette guerre est une guerre de religions”, dans *Écrits de Londres et dernières lettres*, Gallimard, 1957

La seconde méthode [de neutralisation du bien et du mal] est l'idolâtrie [politique]... Cette méthode consiste à délimiter une région sociale à l'intérieur de laquelle le couple de contraires « bien » et « mal » n'a pas le droit d'entrer. En tant que partie de cette région, l'homme n'est plus soumis à ce couple.

L'usage de cette méthode est fréquent. Un savant, un artiste, croient souvent être en tant que tels dégagés de toute obligation, ayant fait de la science, de l'art, un espace clos où la vertu et le vice ne pénètrent pas. De même aussi quelquefois un soldat, un prêtre ; ainsi s'expliquent les sacs de villes et l'Inquisition. D'une manière générale, cet art de la compartimentation a fait commettre au cours des siècles beaucoup de monstruosité par des hommes qui ne paraissaient pas des monstres. Mais la méthode est défectueuse quand elle est partielle. Un savant n'est pas délivré du couple « bien » et « mal » en tant que père, époux, citoyen. Pour que la délivrance soit totale, la zone d'où l'opposition du bien et du mal est exclue doit être telle qu'un homme puisse y pénétrer tout entier. [...]

De nos jours, les nations seules exercent cette fonction, non pas directement, mais par l'intermédiaire d'un parti d'État et des organisations qui l'entourent. Dans les pays à parti unique, le membre du parti qui une fois pour toutes a abdiqué toute autre qualité que celle-là n'est plus soumis au péché. Il peut être maladroit, à la manière d'une domestique qui casse une assiette. Mais quoi qu'il fasse, il ne peut faire aucun mal, car il est exclusivement le membre d'un corps, le Parti, la Nation, qui ne peut faire aucun mal.

Il ne perd cette protection, cette armure, que si soudain il redevient un être de chair et de sang, ou bien un être qui a une âme, bref autre chose qu'une parcelle de ce corps. Mais le privilège d'être affranchi du bien et du mal est si précieux que beaucoup d'hommes et de femmes, ayant choisi pour toujours, restent inflexibles devant l'amour, l'amitié, la souffrance physique et la mort. Il leur en coûte, et il ne faut pas s'étonner qu'en contrepartie ils prennent plaisir à torturer les faibles. Ils ont besoin de se prouver expérimentalement à eux-mêmes la réalité de cette licence absolue dont ils ont payé si cher le privilège.

Questions :

1. Comment ce texte de Simone Weil permet-il de relire la politique de Pharaon dans l'Exode : à quel moment l'Égypte devient-elle une "région sociale" où le bien et le mal ne comptent plus ?
2. Que signifie, chez Simone Weil, le fait de devenir "exclusivement le membre d'un corps" et comment cette idée éclaire-t-elle la participation possible de toute une société au décret de Pharaon ?
3. Pourquoi faut-il redevenir "un être de chair et de sang" ou "un être qui a une âme" pour sortir de cette idolâtrie politique, et en quoi cela aide-t-il à comprendre le refus des sages-femmes ?

III. Simone Weil, "La personne et le sacré", Paris 2018, extrait 1

Il y a dans chaque homme quelque chose de sacré. Mais ce n'est pas sa personne. Ce n'est pas non plus la personne humaine... Si la personne humaine était en lui ce qu'il y a de sacré pour moi, je pourrais facilement lui crever les yeux. Une fois aveugle, il sera une personne humaine exactement autant qu'avant. Je n'aurai pas du tout touché à la personne humaine en lui. Je n'aurai détruit que ses yeux. [...]

Qu'est-ce qui m'empêche au juste de crever les yeux à cet homme, si j'en ai la licence et que cela m'amuse ? [...] Ce qui retiendrait ma main, c'est de savoir que si quelqu'un lui crevait les yeux, il aurait l'âme déchirée par la pensée qu'on lui fait du mal.

Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain. Le bien est la seule source du sacré. Il n'y a de sacré que le bien et ce qui est relatif au bien. [...]

Le cri de douloureuse surprise que suscite au fond de l'âme l'infliction du mal n'est pas quelque chose de personnel. Il ne suffit pas d'une atteinte à la personne et à ses désirs pour le faire jaillir. Il jaillit toujours par la sensation d'un contact avec l'injustice à travers la douleur... Ce qui est sacré, bien loin que ce soit la personne, c'est ce qui, dans un être humain, est impersonnel. Tout ce qui est impersonnel dans l'homme est sacré, et cela seul.

Questions :

1. Pour Simone Weil, le sacré en l'être humain vient de cette attente profonde qu'on lui fasse du bien et non du mal : comment cette idée éclaire-t-elle la crainte de Dieu des sages-femmes ?
2. Si Pharaon donne aux sages-femmes la "licence" de tuer, qu'est-ce qui, dans ce texte de Simone Weil, permet de comprendre ce qui retient leur main ?
3. La mère de Moïse voit que l'enfant est טוב, "bon". En quoi ce regard rejoint-il l'idée de Simone Weil selon laquelle le bien est ce qui révèle le sacré dans un être humain ?

IV. Simone Weil, "La personne et le sacré", Paris 2018, extrait 2

Quand on parle du pouvoir des mots il s'agit toujours d'un pouvoir d'illusion et d'erreur. Mais, par l'effet d'une disposition providentielle, il est certains mots qui, s'il en est fait un bon usage, ont en eux-mêmes la vertu d'illuminer et de soulever vers le bien. Ce sont les mots auxquels correspond une perfection absolue et insaisissable pour nous. [...] Dieu et vérité sont de tels mots. Aussi justice, amour, bien. De tels mots sont dangereux à employer. Leur usage est une ordalie. Pour qu'il en soit fait un usage légitime, il faut à la fois ne les enfermer dans aucune conception humaine et leur joindre des conceptions et des actions directement et exclusivement inspirées par leur lumière. Autrement ils sont rapidement reconnus par tous comme étant du mensonge.

Questions :

1. Pourquoi Simone Weil dit-elle que des mots comme Dieu, vérité, justice, amour ou bien sont à la fois providentiels et dangereux à employer ?
2. Si l'usage du mot Dieu est une "ordalie", une épreuve de vérité, que signifie alors pour les sages-femmes de "craindre Dieu" ?
3. Une célèbre tradition midrashique affirme que Pharaon se considérait comme un Dieu. Si le mot Dieu est une "ordalie", c'est-à-dire une épreuve qui révèle si ce mot nous élève vers le bien ou sert à couvrir le mensonge, que révèle la différence entre la crainte de Dieu des sages-femmes et la prétention divine de Pharaon ?